

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 13

Rubrik: Lo vîlhio dèvesâ
Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI



d'après F. Rouze

Rédaction et Administration :

Imprimerie **PACHE-VARIDEL & BRON**, Lausanne
Pré-du-Marché, 7

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

L'Agence de publicité **Gust. AMACKER**
Palud, 3 — LAUSANNE

Abonnement } Suisse, un an Fr. 6., six mois, Fr. 3.50
Étranger, port en sus.

Compte de chèques postaux **11.1160**

Annonces } 30 centimes la ligne ou son espace.
Réclames, 50 centimes.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



ON COO BIN REBRIQUA

AI a pè lo mondo dâi coo qu'on derâi adî que l'ant ètâ fé po dâi dzudzo. N'ant jamé tot demândâ, et sant quasû prêt à tsesî dâo gros mau se sâvant pas tot cein que sè passe dein lo velâdzo et vè lè vezin. L'è dâi founapet que voliant adî betâ on get dein lè mermite dâi z'autro. Se dâi iâdzo tràovant on rebriquera que l'ao fott la butse et que l'ao revîre la tita sein devant derrâ faut pas ein ître maul èbahya. On è su que tot fin tràove pllie fin finaud que sè mîmo. Demândâ pi à Guegnelena.

Clli Guegnelena que vo dio ètâi justameint on coo dinse. Pouâve vo trère lè vermè dâo nâ à vo fère sailli la lâitya. On arâi de que l'avâi ètâ met po savâi tot cein que l'ao avâi dein noûtra tita. Lè dzein dâo velâdzo sè maufiâvant de li et couchivant sè quaisî quand l'ao devèsâve, mâ pas moiant ; savâi tot po fini.

Tot parâi, on coup, l'avâi reincontrâ lo valet à Tiennotet, que l'ètâi pào-t'ître lo derrâi de l'écouïla po la cabosse, mâ lo premi po la rebriqua et l'ao avâi de dinse :

- Salut, petiou ! Iô va-to ?
- Le vé su la tserrâire.
- Tant que iô ?
- Tant que per lè delé.
- E-te bin llicin ?
- Cein dépeind quemet on martse.
- Et du iô vin-to ?
- De tsi no.
- Iô è-te tsi vo ?
- Vè mon père.
- Quemet s'appele-te ?
- Quemet mè.
- Et tè ?
- Quemet li.
- Et lè doû ?
- L'on quemet l'autro.
- Quin âdzo a-to ?
- L'âdzo de noûtron bâo.
- Et voutron bâo ?
- Trâi z'an dè pllie que la tchivra âo vezin.
- Io vâ-to à l'écouïlâ ?
- Vè lo régent.
- Diéro îte-vo à l'otro ?
- Atant que d'écouïlette.
- Et diéro âi-vo d'écouïlette ?
- Tsacon la sinna.

Sti coup, Guegnelena l'ao ètâ motset âo tot fin.
Marc à Louis.

PO CONTEINTA TOT LO MONDO

AI avâi on iâdzo pè lè z'Allemagne on velâdzo que l'ao dîant « Ganzdorf ». L'îrè dâi citoyen que n'îrant jamé d'accord po rein; quand lè z'on demândâvant la pi-dze, lè z'auto demândâvant lo sèlâo. L'îre on brouille-â-mimi dâo tonnerâ ! Quantî ètâo marêlhî que l'ao bailli sa demèchon. L'ao falîu lo reimpliaçî !

Adan la municipalità l'ao met ein soumechon

po einterrâ lè môo. S'èin è presèintâ que ion. L'ant nommâ câ l'îre moins tchè que lo vîllio.

Mâ lè pouro municipaux n'ant pas chondzi que l'ao avâi doû parti dein lo velâdzo : ci d'amont et ci d'avau. Clliau d'amont l'ant decidâ de ne pas se laissî einterrâ pè le novî. L'ant fé onna pètechon que la municipalità, po arreindzî lè z'affère l'ao nommâ on soufragant po lo d'amont et l'ant sèparâ lè doû parti ào cemeterio pè onna baragne. *Gotlièbe.*

LA RETRAITE DE CÉSAR

ESAR Pilet est un citoyen en herbe. Il a sept ans, des cheveux blonds, des joues débonnaires et pendantes, des yeux vagues, des mains potelées, et un bon petit derrière enfermé dans un pantalon bleu hâtivement rapicé.

César Pilet appartient à une famille nombreuse et occupée. Le père est fermier. Tant que le jour est long il fauche l'herbe, arrose les légumes et traite les vaches à l'écurie. La mère, elle, lave les carottes roses à la fontaine, expulse des laitues les limaces gluantes, cueille des épinars et va vendre au marché.

César Pilet sait déjà, malgré son jeune âge, que les gens actifs n'aiment pas qu'on les « encoûble », aussi entretient-il avec ses parents des relations purement officielles. Il en reçoit le gîte et le couvert aux heures consacrées par l'habitude, et puis, après, il vaque à ses occupations particulières avec une gravité de petit bout d'homme fier de porter culotte. Il vit ainsi sa vie, solitaire et digne, à l'écart de ses quatre sœurs, prématurément averti par l'expérience qu'il vaut mieux s'abstenir de commercer avec ces filles qui pleurent tout le temps, répètent ce qu'on leur confie aux instants d'abandon, vous griffent au visage sans crier gare, et redoutent de franchir le ruisseau, à califourchon sur l'écluse.

...Mais les heures sont lentes à s'écouler entre les repas. Aussi César Pilet s'isole-t-il en des promenades très longues à travers les prés et en des jeux audacieux et sans but. Peut-être, avec son œil doux et son crâne développé, a-t-il l'étoffe d'un philosophe ?... Il n'a, il est vrai, jamais dit aux herbes, ni aux escargots, ce qu'il pense d'eux, mais il les regarde quelquefois très longtemps. Puis il s'en va... Il aime à voir glisser au-dessus de la haie du chemin les chapeaux des enfants qui se rendent à l'école. Aller à l'école ? La chose lui paraît à la fois glorieuse et mesquine. Cela va bien pour les autres, pour ses sœurs, mais lui, il partage la vie des bonnes plantes vertes, des abeilles gourmandes, des bourdons jaunes, il se plaît à écouter le chant du ruisseau et aussi celui des grillons mystérieux que l'on n'arrive jamais à surprendre parce qu'ils se taisent quand on approche... Que souhaiter de plus ?

Ces jours-ci César Pilet est particulièrement content, car le printemps vient de sourire et de jeter des merveilles sur les grands prés. Or, ces grands prés sont à son papa, Arthur Pilet, et, puisqu'ils sont à son papa, il sont aussi à lui, César Pilet. En tout cas, à personne d'autre. Cela est si vrai que lorsque des étrangers s'avisent d'y cueillir la dent-de-lion, il suffit d'un coup de sifflet strident — le papa met alors

deux doigts dans la bouche entre les dents, et puis il souffle — pour que les intrus saisissent leur panier et puis se sauvent, sans se retourner.

C'est beau d'avoir pour soi tout seul des prés aussi grands, avec des arbres, des taillis, des haies... César Pilet est si jeune qu'il a tout à fait oublié le printemps dernier. Celui qu'il savoure lui semble adorablement neuf. D'abord, il y a eu des violettes seulement au pied de la palissade ; puis elles se sont enhardies ; elles ont franchi le sentier et maintenant elles ont courageusement jeté sur la vaste prairie le manteau doux de leurs mille fleurs.

César Pilet respecte ces violettes. Cependant il est de l'avis des papillons jaunes qui préfèrent les taches de soleil clair que dessinent les touffes de primevères. Ces papillons jaunes tournent un peu autour, puis se posent dessus en frémissant. Ensuite, ils replient leurs ailes et ils font comme s'ils dormaient, un grand moment. Mais ils ne dorment pas du tout, et quand on vient tout près, on voit qu'ils boivent dans le calice de la fleur comme dans une coupe et que leur petit ventre augmente à vue d'œil. Si on les attrapait ? Mais à l'instant où une main maladroite et ronde se lève, les papillons partent en flèche de lumière, et César Pilet suit leur course vagabonde avec de gros yeux ronds, déçus.

Il n'y a pas que des violettes et des primevères. Il y a aussi des pâquerettes. Mais les fleurs que César Pilet aime encore le mieux, ce sont ces fleurs qui n'ont pas de nom qu'il sache, de toutes petites fleurs qui ressemblent à des yeux bleus, à des yeux d'enfant, et qui regardent bien franc, limpides, sans se gêner, et encore d'autres, en grappes jaunes et naïves. Ce sont des fleurs de pauvres et César Pilet sent qu'elles ont pour lui beaucoup de sympathie. Elles ont remarqué, sans aucun doute, que le pantalon du petit garçon porte en croix, sur son fond, de larges pièces de laine brune, que son gilet est fané, que ses souliers, de noir, sont devenus rouges... Alors, elles sourient à César Pilet, et César Pilet est tout à fait heureux.

Une après-midi, armé du fouet dont son papa se sert pour fouailler les vaches à l'abreuvoir, l'enfant se promène à son ordinaire sur son pré. Ce fouet est très grand. César Pilet le porte orgueilleusement, gravement aussi, comme un roi porte son sceptre, à pleines mains. Cette lanière, surtout, dont les charretiers tirent de si glorieux claquements, lui apparaît comme la marque visible et certaine de la domination des hommes sur les animaux, et aussi des propriétaires, même pauvres, sur les gens qui n'osent se promener que sur les routes.

Les jambes courtes de César Pilet, aux mollets nus et bruns, zébrés d'égratignures, foulent le sol avec une autorité particulière. Ciel ! Que signifient ces cris de surprise et de joie ?... L'enfant au fouet n'en peut croire ses yeux écarquillés. L'affront dépasse sa compréhension... Là bas, deux « filles », une toute petite et une plus grande, qui sont dans son pré, cueillent ses fleurs et piétinent ses plates-bandes !...

César Pilet n'hésite point. Il connaît son devoir. On l'attaque, en attaquant le bien de son papa, et il va répondre. Et il faut bien qu'il approche puisqu'il ne sait pas encore siffler... Cè-